

## *La honte et sa négation*

PAUL DENIS

Il est conservé à Padoue, dans la grande halle du Palais de la Raison, construit au début du 13<sup>e</sup> siècle, une sorte de socle de pierre assez bas, « La pierre de la honte ». Avant qu'elle ne soit en usage les marchands qui avaient fait faillite étaient exécutés comme des criminels. « La pierre de la honte » correspond à un progrès de la civilisation, au lieu de les tuer on exposait les faillis, en public, nus et fessés, sur cette pierre, après quoi ils devaient quitter la ville. L'humiliation publique plutôt que la mort, progrès indéniable. L'humiliation est faite pour déclencher un affect de honte.

Ce traitement par la pierre de la honte rassemble les éléments qui déclenchent la honte : l'exhibition en public de la faillite, c'est à dire de l'incapacité, la nudité exposant l'impuissance, la fessée renvoyant à la punition infligée aux enfants et singulièrement lorsqu'il se souillent. Dans les familles, autrefois — car cela n'arrive plus jamais comme nous le savons tous — il arrivait que des parents attachent sa culotte mouillée dans le dos de l'enfant qui ne s'était pas contrôlé, exhibition publique de sa faillite sphinctérienne. Exhiber son incapacité pour lui faire honte ; était-ce mieux que de le battre ? Sans doute. Humilier, injurier, plutôt que frapper. L'injure disait Freud est un grand progrès de la civilisation.

*Mais que dit Freud de la honte ?*

Freud n'évoque que rarement la honte alors que les sentiments de culpabilité occupent une place très importante dans sa pensée et toute son œuvre. C'est sans doute lié au fait qu'il n'a pas distingué lui-même surmoi et idéal du moi.

On ne repère guère dans son œuvre que deux occurrences significatives de la honte.

En 1896 [dans les « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », 1974 p 132] « ...ce qui est reproché (d'avoir accompli l'action sexuelle à l'âge d'enfant) se transforme en honte (si un autre venait à l'apprendre), en angoisse hypocondriaque (devant les conséquences nuisibles de cette action à reprocher) en angoisse sociale (devant la vindicte de la société pour ce délit) en angoisse religieuse en délire d'observation (peur de trahir à d'autres cette action), en angoisse de tentation (méfiance justifiée en face de sa propre force de résistance morale), etc. » En 1909 [dans *Les premiers psychanalystes, Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, trad. N. Bakman, Gallimard Paris 1978, p 141] : « ... l'affect correspondant au sentiment d'être incapable d'impressionner les gens définit la honte ».

Ces quelques notations préfigurent ce que les cliniciens ont ultérieurement développé sur la question de la honte. Elle relie la honte à l'idée d'une faute liée à la sexualité infantile, à une époque précisément où l'enfant est incapable d'une sexualité d'adulte et est facilement renvoyé à un sentiment d'incapacité. Il nous invite à considérer les liens de la honte avec le délire d'observation, avec l'hypocondrie, avec l'hypocondrie, avec l'angoisse religieuse — « Seigneur je ne suis pas digne » — avec l'angoisse sociale, laquelle renvoie à la peur d'être humilié en public.

L'autre formule de Freud qui peut s'énoncer comme « J'éprouve de la honte lorsque je me sens incapable "d'impressionner les gens" ». Est fondamentale ce désir « d'impressionner » renvoie à l'idée d'une exhibition magnifique, d'une supériorité, d'un narcissisme triomphant, nous y reviendrons.

### *Repérage clinique de la honte*

Dans un travail très extensif sur la honte Clifford Yorke fait la liste des points sur lesquels les analystes sont généralement d'accord en ce qui concerne la honte, nous citons les principaux d'entre eux, assortis de quelques commentaires:

- « Il s'agit d'un affect, intense et douloureux. Les expériences de honte laissent des souvenirs tenaces qui peuvent être revécus avec intensité ». Constat clinique qui implique de mesurer que les expériences d'humiliation et singulièrement dans l'enfance ont un pouvoir pathogène certain. Les enfants « narcissiquement abusés » décrits par Rémy Puyuelo ont toujours été des enfants humiliés.

- « La différence entre honte et culpabilité est admise comme claire chez la plupart des auteurs. Freud considérerait la honte comme angoisse sociale, et la culpabilité comme angoisse morale ». Et cependant Freud n'a pas clairement différencié le Surmoi qui génère la culpabilité, de l'Idéal du Moi par rapport auquel survient la honte.

- « La honte est associée au sentiment d'être découvert, exposé, dévoilé, démasqué... physiquement ou moralement. Le lien entre la fierté, la honte et le voyeurisme-exhibitionnisme est constant ».

- « Ce sentiment d'être démasqué implique un référent externe autant qu'interne : observateur extérieur ou observateur imaginé, ce qui fait que le sentiment de honte peut survenir alors même que le sujet est seul ». Ce point, l'importance attachée au « Qu'en dira-t-on ? », renvoie à l'investissement d'un Moi idéal : à la honte correspond une atteinte de ce Moi idéal, à une blessure du narcissisme infligée par les autres ou comme par un autre : par un observateur imaginé. Par rapport à un « observateur imaginé », la honte se constitue en sentiment d'indignité.

### *Un exemple littéraire*

Jorge Luis Borges, dans « La muraille et les livres » évoque un mode particulier de traitement d'une honte particulière : celle d'avoir honte d'un parent indigne

« Chi Hoang-Ti avait exilé sa mère comme débauchée ; dans sa dure justice, les orthodoxes ne virent autre chose qu'une impiété ; Chi Hoang-Ti voulut peut-être effacer les livres canoniques parce qu'ils l'accusaient ; Chi Hoang-ti voulut peut-être abolir tout le passé pour abolir un seul souvenir : l'infamie de sa mère (ce n'est pas autrement qu'un roi, en Judée, fit tuer tous les enfants pour en tuer un seul). »

L'infamie d'une mère, si l'on en croit Borges, la honte d'avoir une mère infâme, serait tellement insupportable qu'il faudrait pour l'estomper détruire tout souvenir, toute trace susceptible de la rappeler, ce qui finalement oblige à abolir l'histoire elle-même. Il faut abolir l'histoire pour abolir la honte. Ainsi la honte d'avoir appartenu à une famille de collabos est niée par le révisionnisme : Auschwitz est un mensonge...

Rappelons-nous quelles difficultés ont tous nos patients à évoquer des séquences de leur vie dont ils ont honte, au point que certains ne les évoquent que lors d'une seconde cure : « je n'en avais jamais parlé à mes précédents analystes... » Ils ont, pendant des années parfois,

limité leur propre analyse, et, s'ils n'ont pas aboli leur histoire, ils n'en ont admis qu'une version partielle et partielle. Telle patiente a évité pendant des années d'évoquer les sentiments de honte que lui procuraient la vision du corps de sa mère et sa honte à l'idée de se reconnaître semblable à elle, de se sentir animée des mêmes désirs, de sentiments qui pouvaient être les siens, au point de mener une vie opposée point par point à celle de cette mère.

Si nous pensons à la fréquence des circonstances qui sont de nature à blesser notre narcissisme, à nous faire éprouver des sentiments d'humiliation, nous devrions nous attendre à voir l'analyse de la honte tenir une place centrale dans toute cure psychanalytique. Et cependant, encouragés par Freud lui-même, nous nous centrons davantage sur la culpabilité plutôt que sur la honte. Dans « Les états de dépendance du Moi » par exemple, Freud met en avant la culpabilité comme facteur essentiel de la mélancolie et de la névrose obsessionnelle. Il la place au centre de la réaction thérapeutique négative. Le fait que Freud ne fasse pas la distinction entre Surmoi et Idéal du Moi est à l'évidence à l'origine de cette façon de voir. Pourtant la dimension narcissique de la mélancolie, qu'il a définie lui-même comme « névrose narcissique », était loin de lui échapper et nombre de cliniciens ont souligné que, dans la mélancolie, les sentiments d'indignité, c'est-à-dire des sentiments qui relèvent plus de la honte que de la culpabilité, prenaient largement le pas sur celle-ci. Toute perte d'objet inflige une blessure narcissique et de ce fait un mouvement de honte. Si cette personne m'a laissé, si je l'ai perdue c'est que je ne vauds rien. La dépression est d'abord dépression d'infériorité nous a indiqué Francis Pasche. C'est une blessure narcissique porteuse de honte qui l'organise.

Tout le parcours de don Quichotte de la Manche pourrait être envisagé comme une entreprise de négation de la honte, honte qu'il éprouve à n'être rien d'autre qu'un quelconque hidalgo ; chaque nouvelle aventure ridicule renforce sa honte et l'oblige, pour la nier à se lancer dans un autre exploit qui sera finalement plus ridicule encore. Il cherche à impressionner pour conjurer sa honte et s'y enfonce à chaque entreprise dérisoire.

Pouvons-nous aujourd'hui reprendre sans ajustement la proposition de Freud sur le rapport entre réaction thérapeutique négative et sentiment de culpabilité ? La dimension narcissique de la réaction thérapeutique négative ne devrait-elle pas être ré-envisagée sous l'angle de la honte, comme une sorte de mouvement mélancolique partiel dans la cure, sorte d'automutilation du processus psychanalytique ?

Ces différents points de vue convergent vers l'idée que la honte tient inéluctablement une place centrale dans la cure psychanalytique. Dans toute cure psychanalytique sans doute

mais plus encore dans les organisations narcissiques, les névroses de caractère et de comportement et dans les « états limites », ceux-ci nous offrent, dans la clinique du déroulement de leurs traitements, des éléments qui seraient mieux appréhendés en termes de honte plutôt que de culpabilité

« *“J’ai fait cela dit ma mémoire”, “Je n’ai pu faire cela dit ma fierté” qui reste implacable. Finalement c’est ma mémoire qui cède* ». C’est l’Homme aux rats lui-même qui cite Nietzsche, au moment même où il va évoquer un souvenir d’enfance dont il a honte. Il s’agit de réprimer la honte et pour cela il faut faire céder la mémoire, c’est-à-dire abolir l’histoire.

### *La honte et le socius*

L’exhibition d’images honteuses est-elle un signe de notre époque ? Dans un passé pas si lointain les illustrations figurant des scènes qu’il aurait été honteux d’admettre qu’on les contemple, ne circulaient que sous le manteau ; « l’Enfer » de la Bibliothèque Nationale renfermait tous ces documents et les textes qui les accompagnaient. « L’origine du monde » de Courbet — aujourd’hui exposée au grand jour — avait eu droit à une feuille de vigne posée par André Masson. La honte aurait-elle disparu du champ social ? Est-il encore possible de s’écrier : « c’est une honte ! » ? Pour certains sujets, objets d’une sorte de consensus révérentiel dans l’opinion, — les interventions médicochirurgicales sur des enfants qui se déclarent transgenre par exemple — c’est impossible. En revanche on est prêt à mettre au pilori tout personnage simplement accusé de propos sexiste ou de gestes déplacés. Crier au scandale, jeter l’opprobre n’est admis que sur certains sujets. Et pourtant, la honte comme sentiment individuel, reste universelle. C’est le traitement social de ce sentiment qui semble avoir changé et s’organiser dans la négation.

- Pour Clifford Yorke « La référence sociale de la honte l’apparente au registre du surmoi culturel, au surmoi social. Les règles culturelles qui renforcent ou entretiennent la honte varient grandement d’un lieu culturel à l’autre ». Cette formulation censée être un point de consensus entre les analystes à propos de la honte, nous amène à la question de ce que ‘on désigne par « surmoi culturel ». Pour nous le terme de Surmoi devrait être réservé à l’instance intrapsychique interdictrice, héritière du complexe d’Œdipe. Ce qui est dénommé « surmoi culturel », par facilité de langage, est l’ensemble des règles, extérieures au sujet, et que celui-

ci peut admettre ou non, destinées à soutenir le surmoi de chaque individu. Elles varient du reste d'un lieu à l'autre et d'une époque à l'autre.

Les modes morales et les coutumes sociales à différentes époques obéissent à des mécanismes de valorisation des comportements : les conduites qui sont celles des grands de ce monde servent de modèle. Ce mécanisme a été décrit par Adam Smith : « Sous le règne de Charles II un certain degré de licence était l'indispensable marque d'une éducation libérale<sup>1</sup> ». Ainsi la mode et la coutume viennent ou non soutenir le jeu du surmoi individuel de chacun, mais leur influence est celle de prescriptions venant de personnages sociaux. Il en résulte des « objets sociaux », plus ou moins investis, mais il ne s'agit pas d' « instances » constitutives du psychisme ; c'est en cela que le terme de « surmoi culturel » nous semble une facilité de langage qui ne recouvre pas une entité métapsychologique. Un exemple actuel de ces règles sociales extérieures à l'individu est celui de la *political correctness* : elle tend à rétablir les délits d'opinion et d'intention et c'est du *socius* lui-même, en tant qu'objet, que vient sa dictature.

- « La honte est un régulateur important de la conduite sociale des individus et des relations interpersonnelles mais aussi de la pensée elle-même : on peut avoir honte de ses propres pensées... » Pour nous l'importance de ce point est très largement sous-estimée par les psychanalystes. Pourtant, selon Clifford Yorke toujours : différents auteurs se sont intéressés à l'impudicité comme formation réactionnelle à la honte. L'impudicité, conduite sociale, est utilisée pour lutter contre la honte, sentiment « social » né en fonction d'autrui ou lié à une humiliation infligée par autrui. Mais l'impudicité n'est pas le seul moyen, il en est bien d'autres : l'arrogance, la recherche effrénée du pouvoir, des honneurs, d'une situation brillante, fut-ce au prix de l'imposture...

Dans *Histoire de l'infamie*, Borges — incroyable clinicien de la honte — met en scène Hakim, le prophète voilé qui veille sur son peuple et jouit d'une situation grandiose, un peuple de prostituées est consacré à ses plaisirs nocturnes ; mais des bruits commencent à courir sur le fait que le voile qu'il porte cacherait une maladie. Lors d'une cérémonie, alors qu'il est face au soleil, demandant la victoire à la divinité pour son peuple, une main lui arrache son voile : « le visage promis de l'Apôtre, le visage qui était allé aux cieux, était blanc en effet, mais de la blancheur spécifique de la lèpre purulente... » affreusement déformé et dévoré par la lèpre ; « La voix d'Hakim risqua un dernier subterfuge : “Votre péché abominable vous empêche de voir ma splendeur...” commença-t-il. Ils ne l'écoutèrent pas, et ils le transpercèrent de leurs

---

<sup>1</sup> Adam Smith, op. cit. p 280.

lances.<sup>2</sup> » La honte — dont la lèpre est la métaphore —, réapparaît tout d'un coup lorsque le masque fait de l'affirmation de splendeur et d'omnipotence est arraché : l'idole s'effondre.

Le sujet mythomane lutte contre son sentiment d'indignité, d'insuffisance, contre sa honte, en présentant de lui une image aussi grandiose que fallacieuse. L'imposteur ne se contente pas du récit mais va jusqu'à s'installer dans une situation de faux homme d'affaire, de faux médecin, de faux psychanalyste... Démasqués publiquement, le mythomane ou l'imposteur sont en danger de suicide.

On peut se révolter contre celui ou ceux qui vous ont infligé une humiliation, on ne se révolte pas contre la honte à moins de projeter en bloc sur l'espace social ce qui la cause en nous. Cette attribution à l'extérieur d'une cause au sentiment de honte, sa projection si l'on veut, peut devenir un système puisqu'elle fournit un adversaire contre qui lutter : traiter la honte comme humiliation est un des moyens de la négation de la honte. La honte isole ; l'attribuer à une humiliation sociale peut permettre de la collectiviser et de lutter contre elle en groupe. La « *gay pride* », marche des fiertés homosexuelles, peut constituer par exemple non seulement une façon collective légitime de lutter contre l'homophobie et les humiliations qu'elle inflige, mais un moyen de lutter contre le sentiment de honte personnelle que peut éprouver un sujet homosexuel, par la négation de la honte transformée en fierté. On peut se demander si les commémorations ou les cérémonies expiatoires, comme les « pardons » bretons ou les processions des pénitents — masqués — de Séville, ne visent pas plus à traiter la honte que les sentiments de culpabilité.

Chercher à humilier autrui est une bonne méthode pour tenter d'échapper à la honte personnelle, dans une forme d'identification à l'agresseur : j'inflige la honte et donc ce n'est pas moi qui ai honte, c'est lui.

La méthode inverse est d'adopter la position du « paria » telle que la décrit Hanna Arendt : s'humilier plutôt que d'humilier autrui : « Je pourrais plutôt porter la main sur mon propre cœur et le blesser que d'offenser un visage, et de voir un visage offensé »<sup>3</sup>.

L'humiliation auto infligée est ainsi un remède à la honte, une forme de négation de la honte.

Cette position du paria est proche de l'attitude christique : s'avilir pour « sauver » les autres de la honte, de l'humiliation, vivre l'avilissement à la place des autres. Une surenchère à cette attitude christique, une logique ultime à la position du paria, a été imaginée par un étrange suédois, Niels Runeberg, dont Borges nous rapporte les idées dans les « Trois versions de Judas » :

<sup>2</sup> J.L.Borges, *Histoire de l'infamie*,...

<sup>3</sup> Citée par Claudine Haroche.

« Le verbe s'était abaissé à être mortel, Judas, disciple du verbe pouvait s'abaisser à être délateur (la délation étant le comble de l'infamie)... L'ordre inférieur est un miroir de l'ordre supérieur (...) les taches de la peau sont une carte des constellations incorruptibles ; Judas reflète Jésus en quelque sorte. De là les trente deniers et le baiser ; de là la mort volontaire pour mériter encore davantage la Réprobation. C'est ainsi que Niels Runeberg élucida l'énigme de Judas. » Plutôt que d'imputer le crime de Judas à la cupidité, mobile des plus grossiers pour quelqu'un qui fut apôtre, Niels Runeberg « propose le mobile contraire : un ascétisme hyperbolique et même illimité. L'ascète avilit et mortifie sa chair pour la plus grande gloire de Dieu : Judas fit de même avec son esprit. Il renonça à l'honneur, au bien, à la paix, au Royaume des cieux, comme d'autres, moins héroïquement, à la volupté. Il prémédita ses fautes avec une terrible lucidité. (...) Judas choisit des fautes qu'aucune vertu ne visite jamais : l'abus de confiance et la délation. Il agit avec une gigantesque humilité ... ». Mais le curieux théologien pousse encore plus loin son argumentation. Si Dieu s'abassa à être un homme ce ne pouvait être à moitié. « Il est blasphématoire de limiter sa souffrance à l'agonie d'un soir sur la croix. Le fait d'affirmer qu'il fut homme et incapable de pêcher renferme une contradiction : les attributs d'*impeccabilitas* et d'*humanitas* ne sont pas compatibles. (...) il est permis de penser qu'il ait pu pêcher et se perdre. (...) Dieu s'est fait totalement homme, mais homme jusqu'à l'infamie, homme jusqu'à la réprobation et à l'abîme. Pour nous sauver, il aurait pu choisir *n'importe lequel* des destins qui peuplent le réseau perplexe de l'histoire (...) il choisit un infime destin : il fut Judas ». Conclusion implacable : Dieu fait homme ce n'est pas le Christ, c'est Judas. « C'est en vain que les libraires de Stockholm et de Lund proposèrent cette révélation. (...) Runeberg comprit que l'heure n'était pas venue. Il sentit converger vers lui d'antiques malédictions divines (...) Valerius Soranus mourut pour avoir divulgué le secret de Rome ; quel châtement serait le sien pour avoir découvert et divulgué le nom terrifiant de Dieu ? » « Ivre d'insomnie et de dialectique vertigineuse, Niels Runeberg erra dans les rues de Malmö, en suppliant à grands cris que lui fut accordée la grâce de partager l'enfer avec le rédempteur. »

Il est possible d'ailleurs de se demander si le rédempteur ne sauve pas d'abord de la honte et si dans l'adhésion à une religion ou à une secte, la lutte contre la honte ne joue pas un rôle important. La honte, sentiment personnel « social », est traitée par la soumission à un gourou ou à un personnage grandiose. Participer à la grandeur affirmée de son dieu vivant constitue un rempart contre la honte personnelle du sujet. Priver quelqu'un de son rempart contre la honte lui inflige une blessure narcissique dans la mesure où elle le replonge dans ce qu'elle avait réussi à éviter par l'adulation de son héros. Le héros est un « porte-honneur », un



fétiche anti-honte. Il est du reste frappant de voir que bien des personnages élus comme gourous ou idéalisés pourraient être légitimement considérés comme méritant une honte publique. C'est une image grandiose qui est adulée et qui, plaquée sur le personnage du gourou vient en nier la médiocrité ou l'indignité.

Dans un registre plus quotidien certains sujets luttent contre leur sentiment d'infériorité, contre une honte potentielle, en exhibant des éléments considérés comme valorisants, objets onéreux par exemple, ou en recherchant des relations réputées brillantes. Telle femme incertaine de sa valeur affiche la compagnie d'un homme en vue qui joue pour elle le rôle d'un objet contra pudique dont la perte risquerait de la replonger dans les affres de l'infériorité sociale et de la honte.

### *La honte et le narcissisme*

La honte, comme nous venons de l'évoquer, est un affect lié à une souffrance narcissique. L'état de désorganisation lié à l'atteinte du narcissisme produit des affects différents selon son intensité et selon la façon dont le sujet la combat.

Un exemple souvent donné par les psychanalystes<sup>4</sup> est celui de la honte d'Ajax dans la pièce de Sophocle, honte qui le conduit au suicide. Ajax est d'un orgueil superbe qui en fait un exemple canonique de personnalité narcissique. Alors que son père lui conseille de chercher à vaincre toujours avec l'aide des dieux, Ajax lui déclare que même un homme sans valeur peut vaincre avec les dieux, mais que lui, Ajax, a l'intention de gagner les lauriers de la gloire sans eux. Il est le rival d'Ulysse pour la possession des armes d'Achille mais celles-ci ne lui sont pas attribuées, ce qu'il vit comme une injure, une humiliation dont il décide de se venger dans le sang en tuant ceux des Grecs qui lui ont infligé ce camouflet et de fouetter Ulysse à mort. Mais la déesse Athéna le punit de son outrecuidance, de l'*hubris*<sup>5</sup> qui lui a fait refuser son aide, en le rendant fou. Au lieu du glorieux combat vengeur qu'il avait projeté, il massacre le bétail des Grecs et souffre les affres de la honte lorsqu'il sort de sa folie. Il crie son infortune devant le ridicule massacre des bestiaux et se suicide en se jetant sur une épée qui n'est elle-même qu'un second couteau car elle n'est pas même celle d'Achille. Le narcissisme ne veut pas de demi-mesure ni de lot de consolation : le triomphe ou la mort... Selon la formule de Freud la honte d'Ajax naît de ne pouvoir « impressionner » les autres.

---

<sup>4</sup> En particulier A. Green qui oppose Œdipe et Ajax dans « Le narcissisme moral », *Revue française de psychanalyse*, vol. XXXIII, no 3, 1969.

<sup>5</sup> La démesure extrême.

À l'inverse la culpabilité est plus facilement relative, mesurée, c'est une partie du psychisme qui encoure les reproches de la part d'une autre, le conflit se déroule entre des instances, entre le Moi et le Surmoi. Dans la honte, l'élément qui disqualifie le sujet est vécu comme extérieur au psychisme, facilement assimilé au regard des autres. La culpabilité est intime, la honte est publique et doit être publiquement lavée<sup>6</sup>.

La colère d'Ajax nous fournit un exemple extrême de rage narcissique. Celle-ci est le pendant agressif de la honte, visant à rétablir dans son intégrité l'omnipotence blessée. Ajax eut-il réussi dans son projet de vengeance, il eut éprouvé un sentiment d'exaltation magnifique.

L'angoisse de castration correspond à une *menace* d'atteinte narcissique, il y a blessure narcissique lorsque l'événement blessant provoque le sentiment d'une castration accomplie.

Le capitaine Achab dans *Moby Dick* poursuit implacablement la baleine blanche qui lui a arraché sa jambe, une partie de lui-même. Il est des humiliations, des pertes, des rejets de la part de personnes très significatives, qui sont vécus comme des amputations d'une partie de soi-même ; ce qui vous a été retiré était nécessaire à votre sentiment de complétude ; qui vous a infligé cette perte doit être impitoyablement châtié, réduit en cendres.

La rage narcissique est sous-tendue par une idée de revanche immédiate, déclenchée par un tort réellement causé, ou simplement par une atteinte narcissique : se sentir méprisé, tourné en ridicule, subir un revers public ; toute situation pourvu qu'elle soit vécue de cette façon peut déclencher une fureur vengeresse. Des épisodes de rage narcissique peuvent survenir dans différentes circonstances psychologiques, mais elles ne surviennent pas *ex nihilo*. Ils apparaissent nécessairement sur fond de souffrance narcissique, par exemple chez un homme qui a du mal à avoir confiance en lui malgré ses incontestables compétences professionnelles ; facilement déprimé, il a du mal à penser qu'il sera écouté s'il prend la parole en public ; de ce fait, il restreint ses contacts sociaux, supportant mal le regard des autres qu'il anticipe toujours comme critique ou méprisant. Lorsqu'un tel sujet se sent négligé ou bafoué par une épouse ou une compagne, il peut entrer dans des états de rage très pénibles au cours desquels il peut perdre le contrôle de lui-même, casser tout chez lui et parfois maltraiter physiquement sa compagne. Il se justifiera, accusant son amie d'être la cause de ses accès de colère, et il détaillera les incidents où le comportement méprisant de sa femme aurait été manifeste, ne pouvant admettre que c'est sa susceptibilité qui est en cause et que sa réaction est de toute façon disproportionnée. S'il perçoit que c'est sa vulnérabilité qui est en

<sup>6</sup> Cf. C. Janin, *La Honte, ses figures, ses destins*, Paris, Puf, « Le Fil rouge », 2007.

cause, il éprouve une blessure narcissique de plus à se constater incapable de se contrôler. Il éprouve alors de la honte, et douloureusement... Cependant dans la plupart des cas, la rage narcissique ne débouche pas sur un passage à l'acte, mais se borne à des expressions caractérielles, scènes, « coups de gueule », propos injustes, méprisants, acrimonieux ou violents et injurieux. Kohut en a même décrit une forme particulière, la rage narcissique chronique qui s'exprime dans une attitude constamment vindicative, harcelante, méprisante envers tous et contre tout, ne désarmant pas, sorte de guérilla permanente, préventive de toute éventualité de blessure.

La perception de cette vulnérabilité et des états de rage incontrôlables auxquels elle prédispose peut amener le sujet à des manœuvres qui visent à l'en protéger : évitement relationnel, usages de toxiques comme l'alcool. Certaines addictions sont ainsi déterminées par une rage narcissique potentielle dont le sujet cherche à se protéger.

Le sentiment d'indignation, est la forme civilisée de la rage narcissique, à moins que l'on ne définisse la rage narcissique comme le summum de l'indignation. Au plan personnel, il est soulevé par l'impression d'avoir été « eu », par le sentiment qu'une atteinte à sa propre dignité, a été commise. « Me faire cela, à moi ! » est le cri de l'indignation personnelle. Tout ce qui est vécu comme atteinte personnelle peut soulever de l'indignation, l'argument *ad personam* dans une discussion, la mauvaise foi. Mais ce peut être aussi le fait d'être déjoué : « Le menteur à qui l'on retire son masque ressent la même indignation que si on le défigurait ». Mais cette atteinte à notre dignité peut être indirecte, liée à l'environnement social. Ainsi selon Stendhal : « L'indignation est le déplaisir que nous cause l'idée du succès de celui que nous en jugeons indigne ». D'une façon moins égotiste, on peut se sentir touché dans sa dignité du fait d'une atteinte portée à un groupe social dont on fait partie, ou à des idéaux dans lesquels on se reconnaît.

Et si l'on se sent touché, blessé une attitude de revanche peut se faire jour. Michel Schneider le formule ainsi : « Il s'agit, dans le domaine des relations sociales comme des rapports sexuels, de rabaisser le partenaire, de le rendre inoffensif et de l'asservir à l'affirmation de sa propre toute-puissance. Plaisir d'humilier l'autre pour se grandir, conjurer la honte et le sentiment d'infériorité, ce narcissisme est une revanche. (...) La réparation grandiose fait partie des défenses de base contre les atteintes du narcissisme... » c'est à dire contre la honte.

### *Honte et métapsychologie*

Mais revenons à ce qui définit la honte si on se place d'un point de vue clinique et métapsychologique :

Le sentiment de honte associe un jeu de représentations et d'affects suscité par l'exigence de l'Idéal du Moi qui inflige au sujet une blessure personnelle : « Tu n'as pas été à la hauteur, tu n'es pas capable... », et le plonge dans les affres de l'angoisse de castration. Alors que le Surmoi fait au sujet des reproches sur ce qu'il a commis, l'Idéal du Moi s'attaque à ce qu'il est. Mais il faut aussi souligner que les auto-reproches de la culpabilité appartiennent au sujet lui-même alors qu'à la honte correspond une blessure du narcissisme infligée *comme par un autre*. On peut aussi exprimer cette différence en disant que le sentiment de culpabilité est intime alors que l'affect de honte implique une référence sociale. D'autre part, alors que la culpabilité est éprouvée essentiellement dans le registre psychique — il n'y a pas de manifestations corporelles de la culpabilité —, la honte implique le corps dans son aspect comme dans son fonctionnement, elle induit des inhibitions, nombreuses, sexuelles, sociales, intellectuelles, de même qu'elle se manifeste sur le plan corporel, par exemple par l'apparition d'une rougeur du visage — l'érythème pudique selon sa dénomination médicale. La culpabilité est incolore, mais la honte fait rougir.

Le Surmoi interdicteur a une valeur protectrice pour le narcissisme. L'inaccessibilité de la mère est attribuée à la présence interdictrice du père à ses côtés et non à l'immatunité sexuelle de l'enfant, à son incapacité. Le narcissisme de l'enfant est protégé par l'interdiction paternelle. Ordinairement le jeu de forces qui s'installe entre Surmoi et Idéal du Moi réalise une forme de synergie. Par exemple l'interdiction par le Surmoi protège d'un échec probable dans la recherche d'un plaisir que l'idéal du Moi aurait désigné comme but. Les entreprises du Moi, poussé par son idéal, sont tempérées par le jeu interdicteur du Surmoi, jeu lui-même relativisé par la recherche du plaisir que l'idéal promet.

La honte survient lorsque cette synergie est compromise de telle sorte que la pression de l'Idéal du Moi n'est plus tempérée par le contre jeu du Surmoi. L'Idéal du Moi est alors confronté directement à l'échec et la blessure narcissique apparaît, avec l'affect de honte qui en découle. Beaucoup d'auteurs ont insisté sur le lien entre honte et maîtrise sphinctérienne, plus précisément entre honte et perte de la maîtrise sphinctérienne et de ses équivalents psychiques.

La honte peut ainsi être déclenchée par la perte d'un niveau de performance ou de fonctionnement auquel on était arrivé auparavant. La perte des accomplissements (*loss of attainments*) est de nature à provoquer des sentiments de honte. Une rétrogradation professionnelle par exemple.

La honte peut-elle jouer un rôle comme « signal » sur le modèle de l'angoisse signal ? Sans doute, comme tout affect caractérisé dit Clifford Yorke<sup>7</sup>.

### *La honte et l'imago*

Dans les organisations de caractère et comportementales ou dans les cas limites cet « observateur imaginé » qui provoque la honte est de l'ordre de l'imago.

L'idée de domination est ce qui caractérise spécifiquement l'imago. Cette figure active du psychisme possède un caractère « phallique » accentué que Freud décrit, dans le cas de Léonard de Vinci, à partir d'une divinité égyptienne : « Cette divinité maternelle à tête de vautour fut, dans la plupart de ses figurations, dotée par les égyptiens d'un phallus ; son corps, caractérisé comme féminin par les seins, portait aussi un membre viril en état d'érection »<sup>8</sup>. Ce type de figure, associant les caractères des deux parents combinés dans la scène primitive, à la fois excitante et plus écrasante qu'interdictrice, rassemble, pour nous, les attributs d'une « imago ». Nous pensons que ce que l'on a parfois appelé « Surmoi archaïque » est constitué d'une telle imago. Alors que le Surmoi post œdipien fait partie de la « personnalité psychique », la particularité topique de l'imago est d'être une figuration vécue comme extérieure au Moi. L'« espace imagoïque » où elle se situe est à l'inverse de l'espace transitionnel : l'espace transitionnel est un espace où se situent des objets du monde extérieur vécus comme faisant partie du Moi, l'espace imagoïque contient des objets psychiques vécus comme extérieurs au Moi.

Alors que dans la situation psychique où Idéal du Moi et Surmoi sont bien individualisés la transgression est interne, le sujet transgresse une de ses propres lois, jusque-là admise et intériorisée, ce qui met en scène une forme d'auto-transgression, instaure un conflit psychique dialogué, à l'inverse l'imago s'impose comme de l'extérieur, écrase le moi qui doit se soumettre ou se démettre.

La critique du Surmoi post œdipien, qui s'exprime par la culpabilité, maintient le lien aux objets, permet de s'identifier à eux de façon nuancée ; au contraire l'imago excite et

<sup>7</sup> L'idée de la honte comme signal a été défendue par Claude Janin.

<sup>8</sup> (S.Freud 1910).

écrase tout à la fois, elle renvoie à un vécu d'incapacité et provoque la honte ; la honte compromet le lien aux objets, brise le rapport d'identification réciproque à autrui, rend impossible le lien d'empathie ; elle induit des formes d'identification très massives à un aspect partiel de la relation à autrui : l'exemple type en est l'identification à l'agresseur, dans ce mouvement en effet le sujet ne s'identifie pas à telle personne, dans ses qualités spécifiques, mais au personnage menaçant qu'elle représente pour lui.

A la fois excitante et dominante l'imgo empêche la conquête de la satisfaction que l'Idéal du Moi cherchait à promouvoir. Il faut donc lutter contre elle. Cette lutte s'exprime dans des conduites transgressives ou d'évitement par rapport à des personnages qui figurent les règles familiales, religieuses, sociales... Ainsi les conduites transgressives anti-imagologiques, qui n'apportent pas de satisfactions pulsionnelles constructrices pour le psychisme appauvrissent finalement celui-ci et maintiennent le cours des événements mentaux dans un registre de répétition ; si l'on ajoute que le Moi doit leur consacrer une énergie considérable sans en tirer grand plaisir on comprendra la fatigue, ou l'épuisement psychique qui peuvent en résulter.

Alors que le sentiment de culpabilité peut mobiliser des défenses contre son éprouvé conscient, il n'y a pas de défense contre la honte. Apparue elle envahit le fonctionnement mental avec son cortège de manifestations corporelles. Les sujets qui se savent prédisposés à l'éprouver cherchent à éviter les situations qui la suscitent, par exemple l'exposition sociale, ce qui peut limiter grandement leur mode de vie.

L'imgo précipite de la faillite du jeu des instances.

*Dans le déroulement de la cure :*

Il est important de souligner un premier élément clinique que différents auteurs ont noté : la culpabilité apporte du matériel dans les séances alors que la honte au contraire appauvrit leur contenu, retire du matériel. Ce point est intéressant à prendre en compte en face de ces situations cliniques où le patient parle peu, déclare qu'il n'a rien à dire, interrompt le cours de ses associations en disant que ce qu'il dit n'a pas d'intérêt, pas de valeur. Il est utile alors de considérer que cette résistance, puisque c'en est une, recouvre un sentiment de honte ; si l'analyste et le patient arrivent à percevoir quelle honte se trouve transférée dans la séance, de quelle répétition d'une situation honteuse d'autrefois il s'agit, alors on verra le mouvement de la cure reprendre son cours.

D'une certaine façon cet aphorisme — la culpabilité apporte du matériel, la honte en retire — correspond à l'idée d'Alexander qui considérait la honte comme liée à un sentiment de faiblesse et d'infériorité, alors que la culpabilité témoignait de la force du Moi.

Ce passage d'une faiblesse du Moi à la restauration de sa force s'observe dans les états dépressifs : au plus fort de la dépression c'est la honte qui domine, exprimée par des sentiments d'indignité, de non valeur. Le sujet est seul avec lui-même, humilié par une imago toute puissante, écrasé par l'ombre de l'objet qu'il a perdu. C'est dans ces états que l'on mesure à quel point la honte est essentiellement du registre narcissique. Lorsque le patient émerge de sa dépression, on voit le système narcissique dans lequel il était plongé s'ouvrir, il commence à exprimer des sentiments de culpabilité, ce qui implique la restauration du fonctionnement de son Surmoi œdipien, mais signifie aussi la réapparition de la possibilité de s'identifier à autrui : le rétablissement de l'aptitude au « *concern* » au sens de Winnicott.

D'une façon moins massive et moins aiguë, on peut mesurer les progrès d'une cure psychanalytique au développement de la prévalence des sentiments de culpabilité sur les sentiments apparentés à la honte.

L'importance prise par les affects de honte est un bon critère d'évaluation psychopathologique. Plus la honte est présente, de façon directe ou sous jacente, plus la souffrance narcissique est grande. La place des affects de honte est aussi importante à situer dans différents tableaux psychopathologiques. Du côté de l'hystérie, par exemple, la honte des désirs incestueux, est abolie par le symptôme hystérique, paralysie, crise ou évanouissement, qui en constitue en même temps l'exposition publique, de la même manière que l'érythème pudique est une expression de la honte. Dora honteuse ? Sa toux exhibe ce dont elle a honte : le fantasme de fellation et Freud souligne à un certain moment les sentiments d'infériorité qu'elle éprouvait : « Elle était évidemment mécontente d'elle-même et des siens, se comportait d'une manière désobligeante envers son père et ne s'entendait plus du tout avec sa mère, qui voulait absolument l'inciter à prendre part aux travaux du ménage. Elle cherchait à éviter toutes relations sociales ».

#### *La honte du psychanalyste :*

Les mouvements de honte sont fréquents dans l'esprit du psychanalyste pendant les séances même. Il existe en effet une honte potentielle de base, fondamentale, qui teinte, en toile de fond, le contre transfert ; cette honte liée à l'écart entre l'omnipotence que l'on

aimerait avoir pour sortir le patient de ses difficultés — l'idéal du thaumaturge qui existe en nous, en toile de fond, quoi que nous en pensions —, et le caractère limité, besogneux de la technique analytique, la limitation de nos théories, le caractère très relatif du pouvoir de l'interprétation. Cette honte de base est souvent niée, tant bien que mal, par l'idéalisation d'une façon de faire, d'une façon de penser : « l'analyse c'est ça !!! ». L'arrogance des écoles psychanalytiques les unes par rapport aux autres est directement liée à cet écart entre notre pouvoir, réel mais limité, et le pouvoir magique dont nous aimerions disposer et que nos patients sont prêts à croire que nous détenons.

A partir de cette situation de vulnérabilité, la honte de l'analyste survient à la suite d'une interprétation qu'il perçoit comme insatisfaisante, d'un acte manqué, de quelque chose qui nous confronte à une insuffisance, à une perte de contrôle vécue comme un défaut de pouvoir ou comme une défaillance sphinctérienne. C'est aussi lorsque nous constatons que nous avons été pris, malgré nous dans une forme de complicité avec notre patient, ou que celui-ci nous impose une forme d'humiliation ou nous confronte à l'une de nos insuffisances.

Ruth Stein dans l'article qu'elle a consacré à la honte dans le contre-transfert évoque des situations où l'analyste se trouve passivement confronté à un récit qui l'embarrasse, le gêne, le fait participer passivement à une action du patient qui l'en rend complice. Cette situation est particulièrement fréquente selon Ruth Stein lorsque le patient se montre impudique ou éhonté et avec les patients pervers ; elle donne l'exemple de l'un de ses patients qui manifestait une curiosité extrême : « vous êtes mon analyste, je suis par conséquent en droit de me mêler de tout savoir de vous, y compris ce qui se passe dans votre culotte ».

Il n'est pas exclu que la « self disclosure » de la part de l'analyste, qu'elle soit accidentelle ou qu'elle fasse partie d'une technique assumée, ne soit une manière d'éviter de se trouver confronté à la honte que des suppositions transférentielles des patients risqueraient de faire monter en lui. La *self disclosure* est sorte d'exhibition anti-honte, contra-pudique. Je n'ai honte de rien puisque je l'exhibe...

Etre attentif à la survenue de sentiments de honte *a minima* peut nous permettre de détecter les moments où notre patient lutte contre une honte personnelle en cherchant à nous la faire vivre à sa place. Tel patient peut chercher à nous mettre dans la position du paria, qui se doit d'être professionnellement dans une position d'avilissement, dans la position du « *toilet breast* » de Meltzer, de façon à se sortir de ses propres sentiments d'humiliation. De façon inverse il peut nous arriver de nous surprendre à donner une interprétation qui pourrait être blessante, voire humiliante pour notre patient, avant même que nous ayons perçu qu'il s'agissait pour nous d'échapper à un sentiment de honte contre transférentielle.



